

RÉPONSE À UN COMMUNISTE...

Fede! - 28 octobre 1923

«Chers compagnons,

J'ai lu dans *Fede!* du 14 de ce mois un article que vous avez écrit en réponse à certaines réflexions apparues dans "l'Hérault" de Paris du 2 septembre dernier.

Indépendamment de ce qu'a pu vous faire savoir Russel, l'auteur de l'article contre qui vous menez cette polémique, et sans préjuger de ce que pourra penser "l'Hérault" de cette affaire, moi personnellement, en tant que communiste et parce que je connais Russel et sa place dans le parti, j'estime de mon devoir de vous communiquer ce qui suit:

Je crois qu'en principe vous avez parfaitement raison d'être ulcérés par tout ce qu'a écrit Russel dans un journal communiste qui, depuis l'arrestation des réacteurs du "Stato Operaio", est de nouveau le seul journal communiste en langue italienne, ce qui lui donne plus d'importance encore en tant qu'organe d'interprétation de la pensée des communistes italiens, même émigrés.

Je crois qu'attribuer aux anarchistes italiens un prétendu manque de finalité, de principes, de cohérence dans l'action, etc..., comme le fait Russel, c'est une connerie «tout court» (1). De même pour tout ce qui est de la prétendue absence d'antifascisme chez les anarchistes et le prétendu rôle dirigeant des chefs. Je crois que ce qu'on doit tout au plus reprocher aux anarchistes italiens, c'est de s'en être trop étroitement tenus à la règle suivante: «liberté de pensée et d'organisation pour tous», dans les débuts du fascisme et parfois même alors qu'il sévissait. Cette règle ne peut pas s'appliquer intégralement dans les moments de lutte quand - quoi qu'on en dise et quel que soit ce dont on rêve avant ou après les moments décisifs - on doit et on fait tout pour l'emporter sur l'ennemi et, si possible, on lui casse la gueule après lui avoir lié les mains, même si les règles morales ou les us et coutumes le réprouvent.

A certains moments, donc, des discussions inopportunes et - pour employer un mot trop utilisé - contre-révolutionnaires ont surgi à ce propos. Les éléments anarchistes de province, où on était en pleine lutte, agissaient d'un commun accord et se trouvaient assez fréquemment à la tête de la révolte: ils attaquaient de front mais ils essayaient également d'empêcher par la force une manifestation prétendument pacifique ou l'organisation d'un noyau fasciste «fondé dans le seul but de resserrer et de renforcer les liens entre Italiens» - comme diraient ces chers trois pelés et quatre tondus de fascistes à l'étranger. Mais le centre, lui, ainsi que le journal, les discussions et les écrits des meilleurs éléments laissaient voir quelle était, disons, leur préoccupation: était-ce bien là agir en toute orthodoxie? Et cela pouvait vraiment être un signe de faiblesse et d'irrésolution, attitude regrettable face à cette magique guérilla qui était menée partout.

Cela peut être aussi le point faible du compagnon Malatesta qui, par ailleurs, est un lutteur qui a beaucoup payé de sa personne. Il n'est pas impossible que son idéalisme pur - expression de la «formamentis» (*) typique des révolutionnaires d'avant la guerre - ait été peu indiqué pour définir nettement la conduite que les anarchistes italiens devaient avoir face aux réformistes, aux communistes et aux opportunistes du parti socialiste. D'ailleurs, le défaut des anarchistes a toujours été, dès le début, de viser directement l'absolu et donc, conséquence logique, de ne pas savoir choisir parmi les remèdes les plus efficaces celui qui pourrait offrir le plus de chance de succès et faire naître les situations de fait les plus fondamentalement indiquées pour atteindre les buts anarchistes.

(1) En français dans le texte.

(*) «forme de l'esprit» (Note A.M.).

Quoi qu'il en soit, le combat long et acharné qu'a mené Malatesta et son âme généreuse lui ont gagné l'estime et la sympathie de tous les révolutionnaires, et pas seulement italiens.

J'en viens à la conclusion: la personne qui a écrit les allusions insipides que vous avez réfutées a été depuis peu éloignée de tout poste de responsabilité dans notre mouvement politique, surtout parce qu'elle souffre de terreurs chroniques. Et, second point extrêmement important qui a joué: sa médiocrité absolue, son incapacité à rédiger quoi que ce soit pour des gens qui savent lire, son manque d'esprit critique et d'énergie.

Ce que pensent de pareilles nullités est donc sans aucune espèce d'importance. Et si cela devait entraîner le danger que des polémiques surgissent, inopportunes, sans raison et illogiquement après, celui qui sait combien les avant-gardes prolétariennes unies dans l'action sont riches de possibilités, voit clairement où est son devoir: dissiper les malentendus, percer à jour et dénoncer les critiques et les philosophes qui s'imaginent qu'ils savent tout, tout mettre en œuvre pour renforcer la sympathie et l'affection qui nous unissent à tous ceux qui ont mené avec nous cette accablante guérilla.

J'exprime donc le désir de voir cesser les polémiques au sujet de l'article incriminé; je ne crois pas qu'il soit utile que les journaux anarchistes et communistes donnent de la valeur aux ragots sans fondements qui ne cessent malheureusement de circuler dans un camp comme dans l'autre. Je crois qu'il est juste d'entreprendre désormais ensemble d'éliminer ces querelles - aggravées par des questions d'une autre nature - qui divisent les anarchistes et les communistes français et donc, par contrecoup, une partie des anarchistes et des communistes italiens émigrés en France.

Avec toute mon affection,

F. Lyon, Octobre.

Les compagnons de *Fede!* ont la courtoisie de me montrer les épreuves de l'article de F. pour que je formule éventuellement les observations qu'il m'inspire.

Eh bien, je dois dire que ce qui mérite un commentaire, c'est moins les mensonges idiots de Russel dont est partie cette fâcheuse polémique que l'article ci-dessus. C'est un article écrit de toute évidence dans un esprit serein et dans un but de conciliation et c'est précisément pourquoi il montre mieux sur quoi repose vraiment la divergence entre les anarchistes et les communistes étatistes.

Nous sommes pour la liberté, la liberté la plus grande et la plus totale de penser, de s'organiser, d'agir. Nous sommes pour la liberté de tous; il est donc clair, sans qu'il soit besoin de le répéter continuellement, que chacun, dans l'exercice de sa propre liberté, doit respecter l'égale liberté des autres; sinon, il y a d'un côté oppression et de l'autre le droit de résister et de se révolter.

Mais, comme tous les autoritaires, et pire encore que tous les autres autoritaires, les communistes étatistes sont incapables et de concevoir la liberté et de respecter chez tous les êtres humains la dignité qu'ils veulent, ou devraient vouloir qu'on respecte en eux. Si vous leur parlez de liberté, ils vous accusent immédiatement de vouloir respecter, ou du moins tolérer, la liberté d'opprimer et d'exploiter vos semblables. Et si vous dites que vous rejetez la violence quand c'est une violence qui dépasse les limites imposées par la nécessité de se défendre, ils vous accusent de... pacifisme. Ils ne comprennent pas que la violence est l'essence même de l'autoritarisme, comme le rejet de la violence est l'essence même de l'anarchisme.

Nous sommes, nous, contre la violence, par principe, et c'est pourquoi nous voudrions que la lutte sociale, tant qu'il y aura lutte, soit la moins violente possible. Cela ne signifie nullement que nous voudrions que cette lutte soit moins énergique et moins radicale, au contraire; car nous estimons que les demi-mesures ne réussissent finalement qu'à prolonger indéfiniment cette lutte, à la rendre stérile et à engendrer en somme encore plus de cette violence qu'on voudrait éviter. Cela ne signifie pas non plus que le droit de se défendre soit seulement pour nous le droit de résister à l'agression matérielle et imminente. Pour nous, l'opprimé est toujours en état de légitime défense et il a toujours pleinement le droit de se révolter sans attendre qu'on lui tire effectivement dessus; et nous savons parfaitement que bien souvent la meilleure défense, c'est l'attaque.

Mais il entre ici en ligne de compte une question de sentiment - et pour moi, le sentiment compte plus que tous les raisonnements.

F. parle tranquillement de «*casser la gueule à l'ennemi après lui avoir lié les mains, même si les règles morales et les us et coutumes le éprouvent*». C'est là un état d'esprit qu'on peut désormais appeler fasciste parce que ce sont les fascistes qui ont fait entrer dans les mœurs, malheureusement, l'emploi des pires violences contre celui qui a été mis préalablement dans l'impossibilité de se défendre; toute théorie mise à part, c'est là quelque chose qui me semble indigne de ceux qui luttent pour l'émancipation de l'homme.

La vengeance, la haine persistante, l'acharnement contre le vaincu réduit à l'état d'impuissance, ce sont les réactions compréhensibles, qui peuvent même être excusables sous le coup de la colère, chez celui qui a été cruellement offensé dans sa dignité et dans ses sentiments les plus sacrés; mais prêcher de féroces sentiments de haine contre l'homme, en faire un principe et une tactique de parti, c'est ce que l'on peut imaginer de pire et de plus contre-révolutionnaire. Contre-révolutionnaire parce que, pour nous, la révolution ne veut pas dire remplacer un oppresseur par un autre, une domination par une autre. La révolution, c'est l'élévation de l'homme sur le plan des faits et des sentiments, c'est la disparition de toute séparation entre vainqueurs et vaincus, c'est la fraternité sincère entre tous les hommes - sans quoi l'Histoire serait encore cette alternance d'oppression et de révoltes qu'elle a toujours été, aux dépens du véritable progrès, et de tous en définitive, vainqueurs comme vaincus.

Cela pour ce qui est de la théorie.

Et maintenant quant aux faits, les communistes seraient bien avisés de laisser les anarchistes en paix et de ne pas nous obliger à dire ce qu'il n'est pas opportun de dire, quand il ne s'agit pas d'écrire l'Histoire mais d'unir dans toute la mesure du possible toutes les forces contre l'ennemi commun.

Pourquoi nous obliger à rappeler que c'est à *l'Avanti!* qu'on doit cette trouvaille: «*l'héroïsme dans la bassesse*» et que ce sont les socialistes qui prêchaient le calme et la patience quand il était encore temps de résister efficacement et d'extirper le fascisme dès sa naissance; que ce sont eux encore qui nous traitaient d'exaltés, d'«*aventuriers de la révolution*» et peut-être de provocateurs quand ils avaient affaire à des compagnons peu connus?

Pourquoi nous obliger à rappeler comment les socialistes ont trahi l'insurrection de Turin en 1920, et celle d'Ancône, et le mouvement d'occupation des usines, et le mouvement en faveur des victimes politiques? Qu'on ne l'oublie pas: ces responsabilités, ceux qui se sont appelés par la suite communistes les partagent avec les socialistes parce que, à l'époque dont nous parlons, ils appartenaient au parti socialiste et en avaient même la direction.

En ce qui me concerne, moi personnellement, et pour ce qui est de ce que Russel a cru devoir appeler ma «*carrière révolutionnaire*», je dirai simplement que je suis vraiment étonné de me voir traiter de «*pacifiste*» parce que j'étais plutôt habitué à ce qu'on me fasse un tout autre reproche, tout aussi injuste mais diamétralement opposé: être enclin à sacrifier l'avenir de l'anarchisme au désir d'agir, d'agir pour agir.

Et en effet, *g.d. de Fede!*, dans une énumération à mon avis superficielle et quelque peu fantaisiste des différentes tendances anarchistes, me place d'autorité parmi ceux qui «*veulent la révolution à tout prix, avec Dieu ou avec le diable, quel qu'en soit l'aboutissement... et qui se rapprochent ainsi des nihilistes et de leur fameux après, on verra bien*».

Mais laissons cela. Je ne suis pas encore mort et l'Histoire n'est pas terminée parce que Mussolini est arrivé au pouvoir.

Nous aurons encore l'occasion de nous faire la gueule.

Errico MALATESTA.
